

COMPTE RENDU DE LA TABLE RONDE LA VILLE ET LA MEMOIRE

Vinicius Kauê FERREIRA*

La table ronde *La Ville et la Mémoire* a ouvert la série de tables rondes qui se sont enchaînées dans la seconde partie de la journée, à la suite des conférences prononcées par les professeurs Pascal Dibie et Sylvaine Conord. C'est d'ailleurs la conférence de Conord qui met en relief la liaison entre la ville et la mémoire. Elle ouvre les portes pour le dialogue entre les doctorants et jeunes chercheurs qui participaient au colloque.

Andrea Eichenberger a été la première intervenante, avec la communication intitulée « Considérations sur le projet '(In)Sécurité' : une expérience interdisciplinaire pour penser la ville ». Anthropologue et photographe, elle a mis à profit une exposition photographique et un film documentaire pour en tirer des récits divers sur la ville. C'est ainsi qu'Andrea a fait dialoguer son regard et les paroles populaires au sujet de la notion de « sécurité » dans la ville de Florianópolis. Au fil des photographies, apparaissaient différentes figures communes dans cette matière : les murs, les grilles, les chiens, les cabines de sécurité. Toutefois on a également relevé l'absence de tels indices prétendument infranchissables, remplacés par leurs simulacres contemporains : les gardiens à vélo, les murs translucides, les caméras de surveillance et la gentrification des quartiers. Dans le documentaire, les récits des gens interviewées dévoilaient une ville de plus en plus scindée : l'espace public et celui privé devenaient des univers quasi-intouchables l'un par l'autre. Le seul point de passage entre ces deux univers semble être un petit portail, qui doit certainement toujours demeurer bien verrouillé.

Ensuite, Ana Paula Marcante Soares a présenté sa communication intitulée « Des rythmes et des résonances temporels du vécu urbain : étude anthropologique sur la mémoire collective et les formes de sociabilité dans le contexte urbain d'une ville brésilienne ». A partir de son travail de terrain, mené dans la ville de Porto Alegre, la doctorante en anthropologie s'est attaquée aux rapports entre la mémoire collective et les transformations contemporaines subies par un ancien espace portuaire de cette ville. Sur la base d'une série très riche d'images journalières et cartographiques, Ana Paula a fait articuler deux niveaux importants du monde du travail : d'une part, le niveau ethnographique, c'est-à-dire des significations collectives accordées à l'exercice du travail et à son espace de réalisation, d'autre part, le niveau sociologique, celui des

* Vinicius Kauê FERREIRA a réalisé son master en Ethnologie et Anthropologie Sociale à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales. vinikaue@gmail.com

grandes interventions, aussi bien privé que de l'Etat, sur l'espace public. On voit ainsi comment la mémoire résiste à l'écartement temporel et à l'effacement de toute liaison concrète de ses référents. Finalement, la mémoire collective, tel le béton des bâtiments résidentiels que l'on prétend y construire, fonde ses assises au bord du Lac Guaíba. Le « matériel » et le « symbolique » s'y confondent dans la mesure où la mémoire, et donc les significations attribuées à cet espace urbain, semble être plus résistante que l'acier de ces nouveaux édifices.

Pour clore ces exposés, Guilherme Soares dos Santos a développé le sujet suivant : « Du village global à l'outre-ville : un dialogue entre Marshall McLuhan et Paul Virilio ». Ici, il ne fut pas question de saisir le béton armé ni la mémoire collective des sujets, mais plutôt de lire certaines pistes laissées par des processus à l'échelle globale, afin d'entrevoir ce qu'est la ville de l'avenir. Le doctorant nous a montré comment la pensée de McLuhan et de Virilio s'opposent à ce niveau : d'un côté, l'un se montre optimiste à l'égard d'un « village global », hyper-connecté par le biais des médias et télécommunications, et, de l'autre, le second auteur éprouve de l'inquiétude vis-à-vis de cette « méta-cité » qu'il considère comme l'espace d'accomplissement d'un nouveau type d'autoritarisme mondialisé. Il s'agit, certainement, d'une réflexion cosmopolite, car prétendument englobante, émancipatrice et expérimentale. Toutefois il s'agit certes aussi d'un appel fait à la mémoire : comment n'imaginer cette ville du futur qu'à condition de mobiliser un conglomérat d'idées que l'on se fait et des valeurs que l'on accorde à des expériences et récits en lien avec la ville ? Par ailleurs, quelle serait la place de la mémoire dans cette nouvelle ville engendrée par des transformations à la fois contingentes et projetées ? Voilà des questions qui demeurent sans réponse.

En croisant cet ensemble de contributions, une ligne de réflexion nous conduit à suivre différentes étapes : en partant de l'usage et de la production quotidienne de la ville de ceux qui y habitent, on passe par l'intervention étatique et corporative qui s'impose dans l'aménagement urbain, pour en venir au raisonnement philosophique sur les potentialités et dangers de ces villes émergeant des entrailles de la modernité. Pourrait-on prétendre que les travaux développés par Ana Paula Marcante Soares et Andrea Eichenberger apportent, en quelque sorte, des pistes, ne serait-ce que modestes, aux questions soulevées par Guilherme Soares dos Santos ? Certes, les questions qui nourrissent la curiosité de McLuhan et Virilio s'avèrent des plus ambitieuses, voire insaisissables, et exigent donc des analyses à plusieurs niveaux et multidisciplinaires. Voilà ce que cette table ronde peut offrir, de manière très restreinte évidemment, aux lecteurs des contributions qui ont composé cet échange.

En ce qui concerne le débat, des questions importantes ont été posées en premier lieu à Andrea. La première concernait la supposée « réalité » de cette violence narrée par ces sujets interviewés par cette dernière. Autrement dit, est-ce que cette violence dont ces personnes parlent – et dont elles se protègent – est effectivement vécue, ou s'agit-il de discours plutôt motivés par des représentations et fantasmagories médiatiques ? En réponse, Andrea a expliqué qu'un très petit nombre de ces personnes ont relaté certains types d'agressions perpétrées contre elles ou leurs propriétés. Mais pour ces gens, le

danger vagabonde devant chez eux, personnifié dans ces gens qui mendient quelques pièces au seuil de leur portail.

S'adressant toujours à Andrea, une autre personne cherchait à savoir si ces représentations autour de l'« insécurité » demeurent les mêmes dans les quartiers de la classe moyenne et dans ceux des plus pauvres – voire dans les *favelas*. Après avoir reconnu qu'il s'agissait là d'une question intéressante, Andrea a répondu qu'elle n'a pas travaillé dans les *favelas*, mais dans des quartiers plus modestes. Dans ces derniers, la violence est normalement associée à l'Autre, quel qu'il soit, qui est surtout représenté par des gens plus pauvres qu'eux ou par les gens travaillant pour le trafic de drogues. Cependant, à son avis, cette sorte d'ouverture comparative par rapport aux contextes plus précaires constituerait un bon point de départ pour l'approfondissement de cette étude.

Une question a été posée à Ana Paula sur la matérialité de la mémoire collective. Quels sont les vestiges tangibles de cette mémoire collective ? Existents-ils ? Sont-ils présents dans les discours des ouvriers étudiés par celle-ci ? La réponse d'Ana Paula fut claire et a renfermé une certaine beauté. Pour ces anciens travailleurs, le bruit des machines, le goût des fruits, les sensations liées à la plage et à d'autres souvenirs éminemment sensoriels demeurent. Les références aux aspects matériels du territoire s'avèrent moins communes, et peut-être moins concrètes.

Enfin, Guilherme a été amené à réfléchir davantage sur le rapport entre le « temps » et l'« espace » chez Virilio et McLuhan. Question classique – voire primordiale – et vaste, effectivement reprise par l'ensemble de la bibliographie contemporaine qui s'attaque aux dynamiques forgées par la (post/hyper/troisième) modernité (tardive/liquide). En somme, le doctorant a rappelé qu'il existe une sorte de disqualification de l'espace par rapport au temps, qui est construite au fil de cette littérature philosophique. L'espace est désormais une dimension mineure, maîtrisée et rendue quasi obsolète par la technologie ; tandis que le temps s'impose comme un impératif auquel nous sommes tous soumis. L'effet de ce redressement serait la « disqualification » de l'espace.